

### De la Réformation.

Le mouvement que Luther opéra ne vint pas de son génie : il n'avait point de génie. Il faut se souvenir que le mot de génie au temps de Bossuet ne signifiait point ce qu'il signifie maintenant. Luther, je l'ai dit, avait seulement beaucoup d'esprit et surtout beaucoup d'imagination. Il céda à l'irascibilité de son caractère, sans comprendre la révolution qu'il opérât, et laquelle même il entra en s'obstinant à la concentrer dans sa personne ; il eût échoué comme tous ses prédécesseurs, si la dépouille du clergé ne se fût trouvée là pour tenter l'avidité du pouvoir.

Après l'événement, on a systématiquement la réformation ; le caractère de notre siècle est de systématiser tout, sottise, lâcheté, crime : on fait honneur à la pensée, de bassesses on de forfaits auxquels elle n'a pas songé, et qui n'ont été produits que par un instinct vil ou un dérèglement brutal ; on prétend trouver du génie dans l'appétit du tigre. De là ces phrases d'apparat, ces maximes d'échafaud qui veulent être profondes, qui, passant de l'histoire au roman au langage vulgaire, entrent dans le commerce des crimes au rabais, des assassins pour une timbale d'argent, ou pour la vieille robe d'une pauvre femme.

Le christianisme commença chez les hommes par les classes plébéiennes, pauvres et ignorantes. Jésus-Christ appela les petits, et ils allèrent à leur maître. La foi monta peu à peu dans les hauts rangs, et s'assit enfin sur le trône impérial. Le christianisme était alors catholique ou universel ; la religion, dite catholique, partit d'en bas pour arriver aux sommités sociales ; la papauté n'était que le tribunal des peuples, lorsque l'âge politique du christianisme arriva.

Le protestantisme suivit une route opposée ; il s'introduisit par la tête du corps politique, par les princes et les nobles, par les prêtres et les magistrats, par les savans et les gens de lettres, et il descendit lentement dans les conditions inférieures. Les deux empreintes de ces deux origines sont restées distinctes dans les deux communions.

La communion réformée n'a jamais été aussi populaire que le culte catholique ; de race princière et patricienne, elle se sympathisa avec la foule. Équitable et moral, le protestantisme est exact dans ses devoirs, mais sa bonté tient plus de la raison que de la tendresse ; il vêtit celui qui est nu, mais il ne le réchauffe pas dans son sein ; il ouvre des asiles à la misère, mais il ne vit pas et ne pleure pas avec elle dans ses réduits les plus abjects ; il soulage l'infortuné, mais il n'y compare pas. Le moine et le curé sont les compagnons du pauvre ; pauvres comme lui, ils ont pour leur compagnon les entrailles de Jésus-Christ : les haillons, la paille, les plaies, les cachots ne leur inspirent ni dégoût ni répugnance ; la charité en a parfumé l'indigence et le malheur. Le prêtre catholique est le successeur des douze hommes du peuple qui prêchèrent Jésus-Christ ressuscité ; il bénit le corps du mendiant expiré, comme la dépouille sacrée d'un être ami de Dieu et ressuscité à l'éternelle vie. Le pasteur protestant abandonne le nécessaire sur son lit de mort ; pour lui, les tombeaux ne sont pas une religion ; car il ne croit pas à ces lieux expiatoires où les prières d'un ami vont délivrer une âme souffrante ; dans ce monde, le ministre ne se précipite point au milieu du feu, de la peste ; il garde pour sa famille particulière ces soins affectueux que le prêtre de Rome prodigue à la grande famille humaine.

Sous ce rapport religieux, la Réformation conduisit insensiblement à l'indifférence ou à l'absence complète de foi ; la raison en est que l'indépendance de l'esprit aboutit à deux abîmes : le doute ou l'incrédulité.

Et par une réaction naturelle, la Réformation, à sa naissance, ressuscita le fanatisme catholique qui s'éteignait ; elle pourrait donc être accusée d'avoir été la cause indirecte des merveilles de la Saint-Barthélemy, des fureurs de la Ligue, de l'assassinat d'Henri IV, des massacres d'Irlande, de la révocation de l'édit de Nantes, et des dragonnades. Le protestantisme cria à l'intolérance de Rome, tout en égorgeant les catholiques en Angleterre et en France, en jetant au vent les cendres des morts, en allumant les bûchers à Genève, en se souillant des violences du Munster, en dictant les lois atroces qui ont accablé les Irlandais, à peine aujourd'hui délivrés après trois siècles d'oppression. Que prétendait la Réformation relativement au dogme et à la discipline ? elle pensait bien raisonner en niant quelques mystères de la foi catholique, en même temps qu'elle en retenait d'autres tout aussi difficiles à comprendre. Elle attaquait les abus de la cour de Rome, mais ces abus ne se seraient-ils pas détruits par les progrès de la civilisation ? Ne s'élevait-on pas de toutes parts et depuis long-temps contre ces abus ? Comme je viens de le montrer, la réformation, pénétrée de l'esprit de son fondateur, se déclara ennemie des arts ; elle sacraça les tombeaux, les églises et les monuments ; elle fit en France et en Angleterre des monceaux de ruines. En retranchant l'imagination des facultés de l'homme, elle coupa les ailes au génie et le mit à pied ; elle déclara au sujet de quelques amonées destinées à élever un monde chrétien la basilique de Saint-Pierre. Les Grecs auraient-ils refusé les secours demandés à leur piété pour bâtir un temple à Minerve ?

Si la Réformation, à son origine, eût obtenu un plein succès, elle aurait établi, du moins pendant quelque temps, une autre espèce de Barbarie ; traitant de superstition la pompe des autels ; d'idolâtrie, les chefs-d'œuvre de la sculpture, de l'architecture et de la peinture, elle tendait à faire disparaître la haute éloquence et la grande poésie, à détériorer le goût par la répudiation des modèles, à introduire quelque chose de froid, de sec, de doctrinaire, de pointilleux dans l'esprit, à substituer une société grande et toute matérielle à une société aisée et toute intellectuelle, à mettre les machines et le mouvement d'une roue en place des mains et d'une opération mentale. Ces vérités se confirment par l'observation d'un fait.

Dans les différentes branches de la religion réformée, cette communion s'est plus ou moins rapprochée du beau, selon qu'elle s'est plus ou moins éloignée de la religion catholique. En Angleterre les lettres ont en leur siècle classique. Le luthéranisme conserve des étincelles d'imagination que cherche à éteindre le calvinisme, et ainsi de suite en descendant jusqu'au quaker, qui voudrait réduire la vie sociale à la grossièreté des manières et à la pratique des métiers.

Shakspeare, selon toutes les probabilités, s'il était quelque chose, était catholique ; Pope, Dryden, le furent ; Milton a imité quelques parties des poèmes de Saint-Avit et de Massenius, Klopstock a emprunté la plupart des croyances romaines. De nos jours, en Allemagne, la haute imagination ne s'est manifestée que quand l'esprit du protestantisme s'est affaibli et dénature. Les Goëthe et les Schiller ont montré leur génie en traitant des sujets catholiques. Rousseau et madame de

Stüel, en France, font une brillante exception à la règle ; mais étaient-ils protestants à la manière des premiers disciples de Calvin. C'est à Rome que les peintres, les architectes et les sculpteurs des cultes dissidents viennent aujourd'hui chercher des inspirations que la tolérance universelle leur permet de recueillir.

L'Europe, que dis-je ? le monde est converti de monuments de la religion catholique. On lui doit cette architecture gothique qui rivalise par les détails et qui efface au grandeur les monuments de la Grèce. Il n'y a pas plus de trois cents ans que le protestantisme est né ; il est puant en Angleterre, en Allemagne, en Amérique ; il est pratiqué par plusieurs millions d'hommes. Qu'a-t-il élevé ? il nous montre les ruines qu'il a faites, au milieu desquelles il a planté quelques jardins ou établi quelques manufactures. Rebelle à l'autorité des traditions, à l'expérience des âges, à l'antique sagesse des vieillards, le protestantisme se détacha du passé et planta une société sans racines. Avouant pour sire un moine allemand du seizième siècle, le réformé renoua à la magnifique génération qui fait remonter le catholicisme, par une suite de saints et de grands hommes, jusqu'à Jésus-Christ ; de là jusqu'aux patriarches et au berceau de l'univers. Le siècle protestant dénia à sa première apparition toute parenté avec le siècle de ce Léon, protecteur du monde civilisé contre Attila, et avec le siècle de cet autre Léon qui, mettant fin au monde barbare, embellit la société lorsqu'il n'était plus nécessaire de la défendre.

Si la Réformation rétrécissait le génie dans l'éloquence, la poésie et les arts, elle comprime les grands cœurs à la guerre, l'héroïsme et l'imagination dans l'ordre militaire. Le catholicisme avait produit les chevaliers ; le protestantisme fit des capitaines braves, comme La Noue, mais sans élan (Halkland excepté), souvent cruels à froid, et amstères, moins de mœurs que d'esprit : les Châtillon furent toujours effacés par les Guise. Le seul guerrier de mouvement et de vie que les protestants comptèrent parmi eux, Henri IV, leur échappa. La Réformation échaucha Gustave-Adolphe, Charles XII et Frédéric ; elle n'aurait point fait Bonaparte, de même qu'elle eût avorté de Tillotson et du ministre Claude, et l'enfant ni Fénélon ni Bossuet, de même qu'elle éleva Inigo Jones et Webb, et ne créa point Raphaël et Michel-Ange.

On a écrit que le protestantisme avait été favorable à la liberté politique, qu'il avait émancipé les nations ; les faits parlent-ils comme les écrivains ?

Il est certain qu'à sa naissance la Réformation fut républicaine, mais dans le sens aristocratique, parce que ses premiers disciples furent de gentils hommes. Les calvinistes rêvèrent pour la France une espèce de gouvernement à principes fédéraux qui aurait fait ressembler à l'empire germanique ; chose étrange, l'on aurait vu renaitre la féodalité par le protestantisme. Les nobles se précipitèrent par instinct dans ce culte nouveau, et à travers lequel s'exhalait jusqu'à eux une sorte de réminiscence de leur pouvoir évanoui. Mais cette première ferveur passée, les peuples ne recueillirent du protestantisme aucune liberté politique.

CHATEAUBRIAND.

### Nouvelles de Rome.

On lit dans l'Univers :  
Nous avons reçu aujourd'hui des lettres de Rome du 20 octobre. On nous dit, ce que le

Giornale di Roma nous avait déjà appris, que le Saint-Père a commué la peine capitale prononcée contre trois des assassins du lieutenant-colonel Nardoni. Notre correspondant ajoute que cet acte d'élémence a produit à Rome une vive impression et y est l'objet de beaucoup de commentaires. Le mardi 15 octobre, dans la soirée, on avait commencé dans les églises des confréries les prières accoutumées ; la sentence était affichée à tous les coins de rue, tous les préparatifs étaient faits sur la place della Bocca della Verità, et la ville s'était endormie dans l'anxiété qui accompagne ces grandes et solennelles expiations. A la prison, la scène était plus lugubre encore : la pieuse confrérie de la Miséricorde préparait à la mort les trois condamnés. Il était deux heures du matin, lorsque l'on voit arriver un officier portant, de la part du Pape au directeur de la prison, l'ordre de ne pas livrer les condamnés aux mains des exécuteurs, attendu que leur peine a été commuée et que grâce leur est faite de la vie.

Les gens qui cherchent toujours des causes cachées à toutes choses n'ont pas manqué d'attribuer cet acte, ceux-ci à l'intervention des puissances, ceux-là à l'influence de l'autorité militaire française. Quant aux démagogues, il leur a plu d'y voir une preuve de la terreur qu'ils inspirent. Dans l'état d'impuissance où ils sont réduits, une pareille imagination n'est que ridicule. Le fait est que ni eux, ni la France, ni la diplomatie n'ont été pour rien dans cette affaire. Pie IX a suivi tout simplement les inspirations de son cœur. A cet égard, les affirmations de nos correspondants sont confirmées par les correspondances du *Colloquio* de Gènes et même du *Conservateur Constitutionnel* de Florence.

La sentence publiée *in extenso* dans le *Giornale di Roma* fait connaître suffisamment la source et les circonstances du crime pour lequel avaient été condamnés les trois hommes dont le Saint-Père a commué la peine. C'était un bruit dans Rome que deux d'entre eux, Maurizio et Pace, avaient fait marché avec le trisème, Antonini, cuisinier de la secte, pour soixante têtes plus ou moins hautes, plus ou moins importantes, moyennant cent écus par tête. Antonini, interrogé sur son nom par le juge, a répondu fièrement en se ressaisissant comme un héros de mélodrame : *Je suis et m'appelle républicain par !* Bel honneur pour la République !

Sur la foi des journaux du Piémont et de la Toscane, on répétait à Rome que Mazzini avait passé quelques jours, afin de tout arranger pour le prochain assassinat du Scévola-Pontife. Un si exécrable projet serait digne du trépan ; mais il nous paraît peu probable qu'il ait eu l'audace de se rendre à Rome de sa personne. Du reste, la Providence veille sur le Vicario de Jésus-Christ, et le Saint-Père se repose uni quement sur elle ; il agit comme s'il n'y avait sur la terre ni mazziniens ni sicaires. Ainsi, dans les visites qu'il fait aux divers monastères de la ville, il va très-souvent à pied de l'un à l'autre, il n'est pas rare de voir des étrangers, emportés par leur piété, pénétrer jusqu'à sa personne sacrée et s'agenouiller pour baiser ses pieds. Dieu ne permettra pas qu'une pareille confiance et un abandon si plein de foi soient trompés.

### ANGLETERRE.

#### Exposition de 1851.

York, vendredi soir, 25 octobre.  
Aujourd'hui a eu lieu le superbe banquet offert par la ville au prince Albert, au lord

maire de Londres et aux maires des principales villes d'Angleterre. On évalue à 20,000 livres sterling (300,000 fr.) la valeur de l'argenterie qui y a été étalée. On remarquait surtout trois magnifiques coupes à boire destinées au prince Albert et aux lords-maires de Londres et d'York. Le couvert était mis pour 240 personnes ; on s'est mis à table à sept heures. Après le repas, le lord-maire d'York s'est levé et a dit, comme président de cette nombreuse et remarquable réunion : Je vais proposer un toast qui sera, j'ose le dire, accueilli avec bonheur : "A la santé de sa très-gracieuse majesté la Reine ! Puisse-t-elle longtemps régner sur un peuple tranquille, uni et heureux ! (Longs et bruyants applaudissements) Le lord-maire d'York propose ensuite un autre toast pour le prince Albert, qui est accueilli avec le même enthousiasme.

Le prince Albert se lève et prononce un discours dont nous extrayons les passages suivants : "Ce banquet ayant lieu à l'occasion du projet de l'exposition de 1851, je vais vous communiquer quelques réflexions sur cette exposition. D'abord j'ai tout lieu de croire que l'industrie anglaise y maintiendra, sous tous les rapports, la position qu'elle a su conquérir. Quand au dehors, les nouvelles que nous recevons nous font espérer que les ouvrages qui nous seront envoyés seront nombreux et d'un cachet supérieur. Bien que nous puissions apercevoir dans certains pays une appréhension à l'endroit des avantages qui résulteraient pour l'Angleterre de cette exposition, nous devons dire que notre invitation a été reçue par toutes les nations avec lesquelles il était possible de communiquer avec un esprit de liberté et d'amitié." Le prince aborde ensuite l'éloge de sir Robert Peel (membre de la commission pour l'exposition), et donne des regrets à sa mémoire. Le caractère de l'esprit de sir Robert Peel, dit-il, était celui d'un homme d'Etat et surtout d'un homme anglais. Libéral par sentiment et conservateur par principe, il avait surtout le talent de découvrir tout d'abord, tant dans les petites que dans les grandes choses, les difficultés et les objections. Il travaillait alors à les vaincre et les présentait ensuite avec courage au pays, quelque sacrifice personnel que cela lui coûtât leur exécution. Si Robert Peel a eu une aussi grande influence sur ce pays, c'est que la nation avait reconnu en lui les qualités et le vrai type du caractère anglais qui est essentiellement pratique. En effet, chaudement attaché à ses institutions et plein de respect pour l'industrie, la sagesse et la piété de ses pères, l'Anglais fait peu de cas des théories nouvelles, tant qu'elles n'ont pas subi devant lui les épreuves redoublées de la discussion : lorsqu'elles en sortent victorieuses et qu'il y découvre quel que chose de pratique, il les adopte progressivement en les harmonisant avec le sentiment national, le développement historique du pays et la nature particulière des institutions. C'est à ces qualités nationales, croyez-le bien, que cette terre de prédilection, tout en progressant sans cesse, a dû de conserver l'intégrité de son antique constitution et de se garantir de ces projets aventureux qui n'ont guère d'autre mérite que la nouveauté, et qui cependant ont germé chez des nations voisines, dont elles ont mis l'existence en danger. D'après cette idée que je me suis faite du caractère anglais, j'ai vu avec plaisir le projet de l'exposition de 1851 subir les phases ordinaires de toute idée nouvelle dans ce pays, c'est-à-dire le doute, la discussion et même l'opposition. Ainsi maintenant, d'après les efforts qui ont été faits pour mener ce projet à bonne fin, je crois pouvoir conclure que la nation a reconnu qu'il s'accor-

## FRÉDÉRIC.

### LE MONTAGNARD

OU LES

### DEUX REPUBLIQUES.

1793.—1848.

(Suite.)

Quelle égalité veux-tu ? tu veux que les imbécilles et les paresseux soient égaux aux intelligents et aux laborieux, que les méchants marchent de plein pied avec les bons ? Voilà ce que tu veux ? Ou as-tu ramassé ces belles phrases qui peuvent bien te faire applaudir dans ta section, mais qui me font rire de pitié quand je les entends ? Tu les as trouvées, n'est-ce pas, dans les pamphlets de ce Camille Desmoulins, dont Dieu nous vengera si les hommes ne s'en chargent pas avant lui ; tu les as apprises de tes héros Marat, Danton, et tu t'affubles de leurs détroques. Prends-y garde, Georges, celui-là ne peut pas rester longtemps honnête homme qui se vautre ainsi dans la fange révolutionnaire.

Mon père, mon père ! interrompit le jeune homme en se serrant les poings, ne parle pas ainsi.

Silence, fit le vieillard, en dressant devant son fils sa tête blanche et vénérable, je t'ai

bien écouté, moi, sans l'interrompre, que me diras-tu, si ce n'est ce que tu viens de me dire ? Vous autres démagogues, vous répétez tous les mêmes mots, et il y a des gens assez bêtes, assez faibles pour vous croire, assez lâches pour aller avec vous ; oui, assez lâches, et je te le dis, Georges, parce que cela est, parce que moi qui suis un honnête homme, je ne veux pas que mon fils s'associe à tous ces misérables sans avoir qui boulevercent le pays, je ne veux pas qu'il se fasse le soldat ou le chef d'une bande de brigands !

Mon père, mon bon père ! dit la jeune fille d'une voix suppliante, regardez, tous vos membres tremblent. Ah ! Georges, je t'assure que tout cela fait bien mal à notre père.

Le jeune homme presse ses deux mains sur sa bouche comme pour étouffer les paroles sur ses lèvres ; il était pâle, son sang bouillonnait dans ses veines et on l'entendait murmurer tout bas : c'est mon père !...

Le vieillard était retombé dans son fauteuil, épuisé, haletant ; il repoussa faiblement sa fille qui s'était penchée à son cou et appuya sa tête sur ses mains ; puis il la releva lentement et prenant un ton de douceur, il s'adressa de nouveau à son fils.

Georges, j'ai été élevé avec d'autres principes et d'autres pensées que ceux avec lesquels on te perd aujourd'hui ; j'ai été malheureux, misérable même, et en levant les yeux plus haut que moi j'ai toujours trouvé aide et protection, courage et travail. Cette maison qui abrite ma vieillesse et sous le toit de laquelle ta mère et toi tout grand, elle m'a

été donnée un jour que la foudre en tombant avait brûlé la mienné ainsi qu'une partie de ce village. Oh ! tu étais bien petit alors, et tu ne peux te rappeler cette nuit terrible, épouvantable !... Tu m'as vu péri ? et un million de la désolation, de la ruine, il y avait un homme et une femme qui disaient à tous ceux qui pleuraient et souffraient, à tous ceux que l'incendie avait fait sans asile et sans pain : Venez avec nous, nous vous donnerons un toit et du pain. Un mois après, toutes ces petites maisonnettes que tu vois moins enfumées que les autres étaient bâties et chacun de nous en avait une qui lui appartenait. Cet homme et cette femme, protecteurs bienveillants de la misère, habitaient le château qui, il y a deux mois encore s'appelait de cette fenêtre au haut de la colline ; maintenant, regarde, mon fils, ce château n'est plus qu'un monceau de ruines et de cendres. Le feu du ciel avait brûlé nos maisons, le feu des hommes a brûlé la leur, sans pitié, sans souvenir, et dans ce journal... dans ce journal que voici, Georges, suis-tu ce que je viens de lire ?

"Aux portes d'Avignon, au moment où il cherchait à traverser la ville sous un déguisement, l'ex-comte de Castelnois a été reconstruit par un ancien homme de la maison, il a essayé de fuir et a cherché un asile dans une maison suspecte ; mais le peuple s'est ameuté ; terrible dans sa colère contre ses ennemis, il a enfoncé les portes de la maison, et s'est fait justice." Le corps de l'ex-comte de Castelnois a été promené par toutes les rues, puis pendu à un gibet."

Voilà ! voilà !... continua le vieillard en tendant à son fils le journal dont il venait de lire les lignes précédentes, voilà la justice du peuple !

Le comte de Castelnois était un honnête homme, dit Georges, mais ceux qui l'ont massacré ne le connaissaient pas. Et repoussant de ses pieds le journal qui était tombé à terre il alla appuyer son front brûlant contre un des angles du vieux secrétaire.

Mon père, dit la jeune fille les yeux mouillés de larmes, il se fait tard, et depuis ce matin tu n'as rien pris. Puis allant à son frère elle lui dit : Georges, viens te mettre à table, je t'en supplie. Regarde comme le visage de notre père est pâle, il souffre. Pourquoi parles-tu toujours ainsi devant lui ?

Parce qu'il y a quelque chose au-dessus de tout, ma sœur, l'amour de la liberté ! Puis s'approchant du vieillard : ne veux-tu pas soupçonner, mon père ?

Où, Georges, assieds-toi là. Presque au même moment on frappa à la porte ; tous trois relevèrent la tête à la fois.

Qui est là, dit Georges ?

La porte s'ouvrit, et un homme vêtin en vrai costume de sa seculotte, chemise débraillée, pantalon court, large et rayé, pieds nus, gros souliers ferrés, ceinture et bonnet rouge entra avec le saut-fignon de la fraternité.

Tiens, c'est François, dit le jeune homme en voyant le nouveau venu.

Dis donc, Cassius, interrompit celui-ci en lui frappant sur l'épaule, Cassius, le vrai romain, Cassius, le républicain, le sans-culotte, le dé-

molisseur de châteaux. Salut et fraternité.... Ah ! ah ! la besogne va bon train, les aristocrates tombent comme la grêle ; je viens d'en voir encore deux à la lanterne qui font de drôles figures.

M'apporte-tu quelques nouvelles, interrompit Georges, qui voyait combien ces paroles étaient désagréables à son père.

De bonnes, je t'assure, mais j'ai faim, comme voilà une table assez gaillarde, je m'invite. Bonjour vieux ; tiens, c'est ta sœur, c'est du coquet ; suis-tu qu'elle ferait une jolie deesse de la liberté ? Dis donc, deesse de la liberté, en voilà de l'honneur ! Cassius se tut pour manger, disons mieux, pour dévorer. A propos, Georges, dit-il sans laisser échapper un coup de dent, quel bête de nom tu as ! appelle-toi donc Brutus ou Scévola.

Je ne tiens pas absolument à changer de nom, fit celui-ci.

Cela est agréable à la république une et indivisible. Quelle bonne bouille à-buisse ! C'est bon quoi ! tout en dévorant il regarda le vieillard qui était immobile devant lui.

Dis donc, mon vieux, tu es bien taciturne pour le père de Brutus.

Mon père est malade, dit Georges.

Oh ! alors, plus le mot, respect aux infirmités de vieillesse. Vive Brutus ! vive Robespierre ! vive la république ! à bas les riches, ajouta-t-il, en lançant son bonnet rouge au plancher.

A bas les riches pour prendre ce qu'ils ont, n'est-ce pas ! dit le vieillard en haussant avec dédain les épaules.